

INTERVIEW

Carnet de roots

À la fin des années 1950, le photographe William Claxton sillonnait l'Amérique en quête des racines du jazz. Il revient sur ce photoreportage monumental et insolite, réédité par Taschen

En 1959, l'année même où Ornette Coleman annonce le free jazz, le photographe californien William Claxton monte à bord d'une Chevrolet rouge avec le musicologue allemand Joachim-Ernst Berendt, pour réaliser un photoreportage monumental de « ce grand art américain, le jazz ». Déjà célèbre pour avoir réalisé les couvertures des albums de Chet Baker ou de Duke Ellington, le jeune Claxton, 32 ans, sillonne l'Amérique pour explorer cette musique, ses racines, ses créateurs, ses environnements. Il produit de magnifiques portraits des légendes du jazz – Duke Ellington, Bill Evans, Louis Armstrong... – mais également ceux de musiciens de rue anonymes. Taschen réédite cette exceptionnelle collection d'images, accompagnées d'un carnet de voyage captivant et d'un CD de musiques enregistrées par les deux passionnés. *Jazz Life* fait 7 kilos et 50 grammes. C'est ce qui s'appelle donner au jazz son juste poids.

Vos portraits de Chet Baker et de Sonny Rollins faisaient les Unes de *Time* et de *Vogue*. Cependant, ces photos étaient très controversées aux États-Unis...

► Mon pays voulait garder l'image caricaturale du jazzman jouant dans un club enfumé. Mes photos montraient les musiciens dans des situations insolites : Chet Baker sur



Le batteur Elvin Jones devant le Birdland, à Manhattan.

un voilier, haussant sa trompette vers le ciel ; Shorty Rogers dans une cabane perchée sur un arbre ; Donald Byrd jouant de la trompette dans le métro new-yorkais. La plus controversée fut celle de la couverture du disque *Way Out West*, de Sonny Rollins. Le saxophoniste posait au milieu du désert, habillé en cow-boy, brandissant son ténor comme un fusil. L'Amérique, en pleine ségrégation, ne supportait pas de voir un Noir porter la tenue symbolique du Yankee.

Le but du voyage était de montrer que le jazz véhiculait, outre une musique, un message social ?

► Tout à fait. Je l'ai conçu comme un reportage de guerre. La plaque d'immatriculation de notre Chevrolet était couverte d'un cache en carton sur lequel était écrit : « Visitez les coulisses des USA. » Les images et les sons les plus intéressants de ce voyage, nous les trouvâmes dans des lieux où les Blancs n'avaient jamais mis les pieds – des pénitenciers de la Louisiane, des églises de l'Alabama. Même nos rencontres avec les célé-

brités se sont faites dans des contextes insolites.

Par exemple ?

► Cette année-là, le contrebassiste Charles Mingus, tout aussi militant et en colère, créa une sorte de Salon des refusés en marge du festival de Newport. Il rassembla un groupe de laissés-pour-compte, qu'il baptisa les Newport Rebels, leur proposant de jouer sur le bord d'une falaise verdoyante dominant la baie, à quelques kilomètres de Newport. A eux s'unirent des pointures comme Thelonious Monk, Ornette Coleman, Abbey Lincoln... Mingus peignit les panneaux, vendit les tickets et le pop-corn et joua les maîtres de cérémonie.

D'autres souvenirs...

► Suivre à Saint Louis un postier jazzman qui jouait du sax en livrant le courrier. Trouver Duke Ellington, déprimé, se produisant à 4 heures du matin dans le hall d'un hôtel de Las Vegas. Zigzaguer entre les alligators sur les routes de Floride, avec Joachim, qui grillait tous les feux rouges : « Joe, c'est rouge ! » hurlais-je. Et il rétor-

quait : « Non, c'est vert. » Je découvris, à ce moment-là, que je voyageais depuis un mois avec un daltonien...

Vos autres découvertes ?

► Joe avait entendu parler d'une communauté de Noirs vivant sur l'île Saint-Simon, dans les Sea Islands – qui s'exprimaient et chantaient dans une langue africaine remontant au XVIII^e siècle. George Gershwin s'y était rendu pour faire des recherches qui aboutirent à son *Porgy and Bess*. La communauté fut difficile à trouver : les habitants du coin ne nous adressaient plus la parole dès qu'ils comprenaient ce que nous cherchions. Puis, un dimanche matin, nous arrivâmes dans un village. Ils étaient là. Leurs chants ressemblaient à des litanies ancestrales, des plaintes mélangées aux saveurs du gospel et du blues. On y sentait indubitablement les racines du jazz. Ce fut un moment intense. ●

Propos recueillis par Paola Genone
Jazz Life, par William Claxton et Joachim-Ernst Berendt. Taschen, 696 p., 150 €.